

La conscience libérée du corps dans la méditation
La nature de la conscience libérée du corps et quelques critères au sujet de sa connaissance
Christoph Hueck

Ces derniers temps il y eut, à de multiples reprises, une occasion de se confronter au sujet de la connaissance supra-sensible libérée du corps vivant [*Leibfrei*, littéralement libre du corps vivant, *Leib* désigne le corps vivant avant toute chose, car *körper* désigne le corps physique sans plus *ndt*].¹ Une des questions qui en résultent c'est de savoir si ce qui est pratiqué, en tant qu'exercices méditatifs, dans divers séminaires anthroposophiques, mène aux connaissances suprasensibles d'une conscience libérée du corps vivant, ou bien s'agit-il purement et simplement d'expériences sensorielles affinées ? Par exemple, les impressions et expériences de motilité interne que l'on peut obtenir par l'observation d'une plante qui pousse ou bien qui se fane², sont-elles suprasensibles, ou bien sont-ce des impressions affinées et esthétiques provenant des sens « inférieurs », à savoir des sens du toucher, de la vie, du mouvement et de l'équilibre, que l'on va chercher en remontant dans la conscience ? Étant donné que les perceptions suprasensibles ne peuvent être qu'intérieurement réalisées et jugées, cela peut être utile d'élucider pour soi la manière dont Rudolf Steiner a décrit le connaître libéré du corps vivant. La présente contribution voudrait pour le moins décrire quelques aspects de ce connaître ainsi que présenter des critères, à l'appui desquels d'autres sortes du connaître se laissent distinguer. Dans une seconde partie, on discute de la transition d'une expérience liée au corps à celle libérée du corps.

Trois sortes du connaître

Dans son auto-biographie, Rudolf Steiner distingue trois sortes du connaître, la « connaissance conceptuelle ordinaire, qui est conquise à l'observation sensorielle », « l'expérience idéale, qui absorbe encore en soi le spirituel réel » et une « expérience spirituelle, à laquelle la totalité de l'être humain prend part ».³ La connaissance sensorielle est dépendante de l'organisme. Avec la connaissance idéale-spirituelle c'est un discernement individuel qui par nature est indépendant du corps physique ; mais qu'un tel connaître soit principalement possible, cela dépend du fait « qu'en général, la vie est existante dans l'organisme. » La troisième sorte de connaître peut pourtant venir au jour par l'être humain spirituel, seulement s'il se libère de l'organisme physique comme si celui-ci n'existait plus du tout. »⁴

Dans le premier genre du connaître, la vérité et la réalité de l'expérience est garantie par la perception. Le connaître a lieu ici et là, son résultat est conservé en mémoire. Dans le deuxième genre, les concepts sont intérieurement vécus. Ce type de connaître repose à la base de *La philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner. « À cette occasion, « l'expérience immédiate intervient dans la vision intuitive individuelle de la persistance de ce qui est perçu allant au-delà de la durée de contemplation. »⁵ Lors de l'appréhension d'un concept, on peut immédiatement faire l'expérience que son contenu n'est pas seulement vrai maintenant, mais encore qu'il l'était aussi hier et le sera aussi demain. Ici la simple rétentio mnémotecnica du connu ne suffit pas. De la même façon que l'organisme doit respirer sans cesse, il est aussi nécessaire « que l'âme se trouve dans un échange vivant et constant avec le monde dans lequel l'on se transpose au moyen de cette connaissance. » Or on atteint cette action réciproque en méditant régulièrement. Dans le troisième genre de connaître, enfin, on éprouve le « monde de l'esprit d'une manière beaucoup plus essentielle » que dans l'expérience idéale. Au moyen de cette sorte de connaître, Steiner parvenait « aux vastes profondeurs du monde spirituel », et vivait une « communauté de vie intime avec celui-ci. »⁶ Ce troisième genre du connaître n'est plus idéal, mais de disposition volontaire. Steiner écrit, au sujet de son développement cognitif personnel :

Je ressentis comment l'élément idéal de la vie précédente se retira dans une certaine direction et qu'une disposition volontaire prit sa place. Pour que cela soit possible, le vouloir doit pouvoir s'abstenir de tout arbitraire subjectif lors du déploiement de la connaissance. La volonté grandit dans la mesure où l'idéal.

¹ On a ici en tête le congrès *Méditation comme chemin de connaissance*, et le colloque d'investigation sur la conscience libérée du corps à Stuttgart. Voir Angelika Oldenburg : *Méditation comme une affaire de cœur* dans *Die Drei* 5/2018 ou selon le cas : Andreas Neider : *L'expérience de la liberté du corps vivant* dans *Die Drei* 9/2018. [Non traduits à ma connaissance, *ndt*]

² Voir l'exercice dans, Rudolf Steiner : *Comment acquiert-on des connaissances des monde suprasensibles ?* (GA 10), Dornach 1993, pp.43 et suiv.

³ Jusqu'à la prochaine note, toutes les citations qui suivent proviennent du même auteur : *Mein Lebensweg* (GA 28), Dornach 1982, pp.323 et suiv.

⁴ À l'endroit cité précédemment, pp.325 et suiv.

⁵ *Ebenda*.

⁶ À l'endroit cité précédemment, pp.324 et suiv.

décrit. Et la volonté se chargea du connaître spirituel, lequel avait été auparavant presque totalement produit par l'idéal.⁷

La volonté, clef pour une expérience de libération du corps

La volonté « objective » est une clef pour la compréhension du connaître libre du corps. Pour l'expliquer je reprends ici une description importante tirée de l'ouvrage de Steiner *De l'énigme de l'âme* (1916), dans lequel un vouloir « s'abstenant de tout arbitraire subjectif » est caractérisé. Steiner y décrit l'éveil de l'âme à une « conscience contemplative intuitive » et décrit la nécessité d'activer le penser par la méditation, pour passer du penser à « l'expérience du penser » [qui est ici de « l'autre côté », *ndf*]. Car dans la conscience ordinaire, ce n'est pas le penser lui-même qui est vécu, mais plutôt ce qui est pensé.

Il y a à présent un travail intime de l'âme qui mène peu à peu, non pas à ce qui est pensé, mais plutôt à vivre dans l'activité du penser lui-même. [...] Les pensées se remplissent [de ce fait] avec une vie singulière que [...] le méditant ressent associée à la propre essence de son âme.⁸

Déjà dans *La philosophie de la liberté*, Steiner avait écrit, « que le pensant oublie le penser tandis qu'il l'exerce. [...] Mon attention n'est pas dirigée sur mon, activité mais sur l'objet de cette activité. »⁹ Or pour un éveil spirituel, il s'agit de faire l'expérience de cette activité.

Mais la volonté aussi doit être autrement « mise en place » qu'habituellement : « Dans la vie ordinaire, on se sent soi-même au centre de ce que l'on veut ou bien désire. [...] Une volonté selon cette tendance est inefficace pour l'éveil de l'âme hors de la conscience ordinaire. »¹⁰ Le souhait et le vouloir personnels ne sont en rien utiles. C'est un dilemme intéressant de l'apprentissage spirituel : tant que l'on médite pour s'éveiller au spirituel, cela ne réussira pas. L'éveil spirituel requiert beaucoup plus une orientation du vouloir qui n'émane pas du Je habituel, mais plutôt dans laquelle « on tente de conduire son propre Je » et qui se manifeste « dans toutes les impulsions de l'auto-éducation. » En outre il est dit :

On s'offre une aide particulière [...] du fait qu'au moyen d'une participation plus intime du cœur (*Gemütsanteil*), on considère la vie de la nature. On cherche, par exemple, à contempler une plante de sorte que l'on en accueille non seulement la forme dans les idées, mais qu'on en ressent plutôt la vie intérieure, pour le dire ainsi, qui s'étire dans la tige vers le haut, dans les feuilles qui se déploient en s'étalant à l'horizontale, à la fleur qui épanouit son intériorité à l'extérieur et ainsi de suite. Avec un tel penser, la volonté prend doucement son essor. Et elle est alors un don de soi de volonté déployée qui guide l'âme ; laquelle volonté ne prend pas son origine primordiale d'elle, mais porte son action sur elle. On croira tout d'abord, conformément à la nature, qu'elle a son origine primordiale dans l'âme. Mais dans l'expérience même de l'événement lui-même, on reconnaît qu'au moyen de cette inversion du vouloir, quelque chose de spirituel extérieur à l'âme est ainsi appréhendé.

Un connaître spirituel éveillé est ainsi caractérisé. Il prend naissance lorsque le penser actif est pénétré d'un vouloir « inversé ».¹¹ Ainsi Steiner nota-t-il un jour de manière lapidaire :

Activité : volonté / Passivité : Penser / Le penser passif est un observer, à savoir, une reproduction d'un contenu qui lui est étranger. / La volonté active est un acte, à savoir, une réalisation de son contenu propre. [...] / L'instant de l'éveil, on peut le caractériser du fait que l'être suspend / un penser actif, à savoir, productif et un vouloir passif, à savoir, réceptif.¹²

Considérons l'élément volontaire du connaître quelque peu plus précisément. D'ordinaire l'attention ne se dirige pas sur l'activité connaissante mais sur les contenus reconnus. Or ceux-ci sont des produits ultimes qui proviennent de l'activité représentative, à savoir d'agissements intimes du vouloir accompagnés de délicates nuances du sentiment. Avec la connaissance spirituelle, il s'agit d'apprendre à vivre consciemment dans ces éléments du vouloir et du sentir qui accompagnent toujours de manière à demi consciente ou inconsciente, l'activité de représentation. Par la méditation (concentration sur des contenus idéels ou images, simples, clairs et

⁷ À l'endroit cité précédemment, p.327.

⁸ Du même auteur : *De l'énigme de l'âme* (GA 20), Dornach 1984, pp.161 et suiv.

⁹ Du même auteur : *La philosophie de la liberté* (GA 4), Dornach 1995, pp.42 et suiv.

¹⁰ Jusqu'à la prochaine note toutes les citations proviennent du GA 20, pp.162-164.

¹¹ Voir du même auteur : *La connaissance de l'état entre la mort et une nouvelle naissance*, dans *Philosophie & anthroposophie*, (GA 35), Dornach 1984, pp.269-306, ainsi que *Attitude secrète d'autrefois et promulgation actuelle des connaissances suprasensibles*, à l'endroit cité précédemment, pp.391-408.

¹² Note du carnet n° 362 citée d'après *Contributions à l'œuvre complète de Rudolf Steiner* n°51/52, Dornach 1975, p.41.

que l'on peut dominer du regard, on peut en arriver à faire grand cas, non plus du contenu des représentations, mais plutôt de ce que l'on fait concrètement dans l'activité de représentation de sorte « que l'on est au beau milieu de tout ce qui est à l'intérieur de la vie des représentations »¹³. On découvre de cette façon quelque chose qui vit toujours en l'être humain mais ne s'élève pas dans la conscience :

Ce qui est exercé de cette manière, et qui ne peut réellement conduire au succès que lorsque cela est exercé des années durant — tous les résultats scientifiques ne sont atteints qu'après un long travail —, [...]cette vie au sein de la conscience, c'est réellement un tout autre monde, [...] Le monde où l'on découvre objectivement du sentiment et de la volonté comme sinon dans celui-ci des végétaux et des minéraux, on trouve ce monde si l'on peut rendre opérant en l'âme, ce qui vit là intérieurement sinon entre les lignes de la vie de représentation.

On en arrive de ce fait à une expérience évidente que « tout penser que l'on a produit jusqu'à présent, est lié à l'appareil du penser. À présent seulement, on est parvenu à cette expérience intérieure d'activité-là qui n'est plus liée à l'appareil du penser. » La voie vers une expérience libre du corps mène donc au travers du vouloir : « Un vouloir, un libre vouloir, c'est tout ce qu'il y a à présent dans ce qui mène l'être humain à se libérer du corps vivant — une activité intérieure, mais une activité intérieure à un niveau supérieur. »¹⁴ Il s'agit d'éprouver consciemment les processus du vouloir, par lesquels on configure et relie les unes aux autres les représentations. Or ceci mène tout d'abord nonobstant à s'éprouver alors spirituellement soi-même :

Si l'on saisit ainsi réellement le vouloir dans le penser, [...] au moyen des exercices indiqués, [...] on a alors tout d'abord [...] non pas déjà devant soi, une réalité spirituelle, mais on a plutôt [...]un soi élargi, pour le dire ainsi, qui se sait lui-même relié au monde entier. [...] On sait seulement que l'art et la manière dont on vit dans ce monde, [...] est une réalité spirituelle libérée du corps vivant.¹⁵

Il s'agit en outre, non seulement d'éprouver spirituellement, en tant que telle, l'activité de volonté qui opère dans le penser mais de l'observer encore avec précision. On doit donc apprendre à distinguer les diverses nuances de cette activité. C'est en effet une activité tout autre que de se représenter du « rouge » ou du « bleu » ou bien de penser « liberté » ou « amour ». On doit donc ainsi éveiller un « observateur intérieur ».

Des expériences immémoriales et libérées du corps

Il est vrai qu'il en résulte ici un problème d'un grand poids, que connaît vraisemblablement tout méditant. Des expériences spirituelles de la sorte à laquelle on parvient, échappent très rapidement de nouveau à la conscience. On retombe aussitôt dans la cessation de conscience, en voulant fixer l'expérience. Cette difficulté, selon Steiner occasionne qu'un

grand nombre de gens perdent patience et n'en arrivent pas du tout à développer de telles facultés intérieures de l'âme dont on veut parler ici. Quelqu'un qui pratique les exercices de la manière indiquée, les fait peut-être longtemps, mais ne prend pas en compte ce qu'on engendre ainsi là, qui peut aussi difficilement être conservé qu'un rêve que l'on peut parfois garder. Lorsqu'on s'éveille on sait très exactement : tu as rêvé de ceci ou de cela, mais on ne peut pas le conserver, il disparaît. Cela ne peut être incorporé à la mémoire habituelle qu'avec une extraordinaire difficulté. [...] Tandis qu'on est à peine parvenu à ce que l'Éternel nous présente, cela nous échappe à l'intérieur de l'organe du penser. C'est-à-dire que cela passe par-dessus la vie ordinaire de l'âme et cela perd justement ainsi sa forme d'éternité. Constamment on voit en vérité que l'on saisit quelque chose en train de naître qui re-disparaît aussitôt.¹⁶

Cet immémoré [précisément ici au sens même du *Littre, ndl*] est même carrément là un critère d'une expérience qui a acquis une liberté vis-à-vis du corps :

Ce qui est vécu dans le penser, comme une réalité du vouloir intérieurement vécue, cela [...] n'est pas de nature à être mémorisé. [...] La réalité décrite du vouloir, si elle doit être éprouvée en conscience en tant que telle, doit être de nouveau acquise par le travail [*erarbeitet werden soll*]. Des concepts, des idées, on peut les conserver en les mémorisant ; la réalité spirituelle doit être sans cesse vécue de nouveau. En

¹³ Jusqu'à la prochaine toutes les citations proviennent de la conférence du 11 février 1916 dans du même auteur : *Extrait de la vie spirituelle de la Mitteleuropa (GA 65)*, Dornach 2000, pp.379-382.

¹⁴ Conférence du 24 mars 1916, à l'endroit cité précédemment, pp.555.

¹⁵ À l'endroit cité précédemment, pp.556 et suiv .

¹⁶ Conférence du 3 décembre 1915, à l'endroit cité précédemment, pp. 71 et suiv.

appréhendant cette différence [...] de manière vivante, on parvient en outre à s'éprouver soi-même avec cette réalité en dehors du corps physique.¹⁷

Exercices du vouloir pour éveiller le « témoin » intérieur

Pour pouvoir appréhender plus consciemment cet état de liberté vis-à-vis du corps, Rudolf Steiner a donné des exercices censés compléter ceux pratiqués en vue d'une activation du penser. On peut les désigner comme des exercices « du vouloir et du sentir ».¹⁸ Lors d'un vouloir volontaire, l'attention est dirigée sur le résultat, « sur ce qui s'écoule du vouloir dans l'acte ». L'exercice du vouloir consiste à présent dans le fait que

l'on instaure réellement un calme vraiment intense de l'âme qui tranquillise le bouillonnement et l'effervescence erratiques des convoitises [...] et des impulsions du désir qui jouent un grand rôle dans la vie, de sorte qu'on instaure pour ainsi dire un état de calme parfait de l'océan de vie intérieure de l'âme et qu'ensuite on se ressaisit sur ce qu'on a voulu à tout moment quelconque.

On examine, le soir par exemple, ce qu'on a voulu pendant le jour et on laisse agir ce vouloir ensuite en soi, « de sorte à ne pas devenir, par exemple, un critique intérieur de ce vouloir, mais à le contempler plutôt » et diriger l'attention sur les impulsions de l'âme qui reposent à sa base. On observe « d'une manière délicate et intime » comment ce qu'on a éprouvé alors au moment où l'on voulut quelque chose de déterminé, se transpose dans « ce qui remplit intérieurement l'âme, tandis qu'elle fait passer le vouloir au travers d'elle ». Au moyen de tels exercices qui doivent être répétés à leur tour pendant longtemps, on découvre, selon Steiner, que l'on a « en soi un témoin intérieur invisible et constant ». Il est vrai que celui-ci n'est point un observateur simplement passif.

Ce spectateur se présente [...] de manière telle qu'on le ressent intérieurement co-agissant, ce spectateur, tel un être humain supérieur en l'être humain, un homme d'esprit dans l'homme corporellement vivant. On sent comment il fait avec soi en tout, il est en tout. J'ai appelé ce faire-avec intérieur un « observateur », du fait qu'on en arrive à sa compréhension ; mais ce n'est pas un observateur au sens d'un spectateur, mais plutôt au sens de sa collaboration dans le faire (*Mittun*).¹⁹

Par la combinaison des deux sortes d'exercices, l'activation du penser et l'éveil au spectateur co-agissant intérieurement dans le vouloir, on acquiert à présent une pleine conscience de l'expérience libérée du corps :

On fait une découverte — une expérience intérieure parmi les plus grandioses, les plus puissantes, que l'on peut tout d'abord réaliser sur le cheminement cognitif — [...] : ce que tu engendres donc, à partir du renforcement de ton penser, c'est comme un rêve fuyant. Il ne peut pas approcher de la faculté de mémorisation de la conscience ordinaire. Mais si tu renforces ce qui vit dans ton vouloir, comme ton observation, comme ta conscience inconsciente que tu renforces réellement en toi aussi, alors elle devient à présent la conscience qui peut saisir l'autre, celle qui ne peut pas venir en mémoire, et peut la retenir.²⁰

Pour progresser réellement sur le cheminement cognitif de l'anthroposophie, il est donc nécessaire d'exécuter aussi bien les exercices de renforcement du penser comme aussi ceux décrits qui renforcent la volonté. Il est vrai que Rudolf Steiner a décrit une fois que l'on peut aussi apprendre dans la méditation à observer intérieurement le vouloir :

Celui qui du reste accomplit sa méditation de pensée de manière correcte, arrive tout à fait de lui-même à cet examen intérieur du vouloir. Car c'est l'acte de méditer, dans la mesure où il n'est aussi qu'un se-mettre-au-milieu-de-la-conscience d'une idée, en même temps la réquisition d'un processus intérieur du vouloir. [...] Par ce renforcement [...] il résulte tout à fait de soi que l'on apprend à guider l'attention sur le processus interne du vouloir de manière telle que jamais on ne peut le faire justement quand ce vouloir passe dans l'action extérieure. [...] Or on doit porter son attention sur un processus du vouloir dans la mesure où l'essentiel de ce processus se déroule à l'intérieur de l'âme. Ce doit être en revanche alors un processus totalement intime. Et on reconnaît précisément ce vouloir au mieux dans le processus de méditation lui-même, si l'on éprouve seulement ce processus méditatif réellement intérieurement. Et il

¹⁷ GA 35, pp.277 et suiv.

¹⁸ als « Willens-Gefühls-Übungen » — Jusqu'à la procacine note, toutes les citations qui viennent sont tirées de la conférence du 3 décembre 1916, dans le GA 65, pp.72-75.

¹⁹ Conférence du 10 décembre 1915, à l'endroit cité précédemment, p.161.

²⁰ Conférence du 3 décembre 1915, à l'endroit cité précédemment, p.76.

apparaît alors que, si l'on accomplit cela de plus en plus intérieurement dans la persévérance et l'énergie, on en arrive à un point où l'on découvre en soi un observateur intérieur.²¹

En récapitulant :

Le penser au travers de la méditation et aussi le déploiement du vouloir au travers de la méditation amène l'être humain à devenir indépendant de sa corporéité vivante, de sorte qu'il s'élève de sa corporéité et mène à bonne fin un processus d'activation de l'âme dans lequel, se sachant « en dehors » [guillemets du traducteur, *ndt*] de cette corporéité vivante, il se maintient indépendant de celle-ci. « L'en-dehors » ici, n'est pas tant spatialement pensé, mais provient plutôt du fait que l'être humain se sait alors indépendant de l'activité physique du corps vivant.²²

Critères d'une expérience libérée du corps vivant

Rudolf Steiner a décrit quelques critères qui caractérisent le connaître supra-sensible, indépendant de la corporéité, qu'il a dans l'esprit. Nous en avons déjà désigné un, à savoir que de réelles expériences spirituelles ne peuvent être que très difficilement mémorisées. Dans la postface à l'édition de 1918 de son ouvrage, *Un chemin vers la connaissance de soi de l'être humain*, Steiner décrit celui-ci et deux autres critères importants. Il est dit tout d'abord que, pendant la vision contemplative :

La vigueur du souvenir n'est nullement active dans l'âme. [...] Ce dont on a fait l'expérience dans la contemplation clairvoyante cela a disparu dans l'instant à la conscience, tandis que la contemplation cesse, si l'on n'a pas développé auparavant encore une fois la vigueur contemplative de l'âme en réinstaurant en celle-ci les conditions de la contemplation qui ont conduit à celle-ci. Comme on peut se souvenir de ces conditions, on peut donc répéter la contemplation ; mais on ne peut pas se souvenir immédiatement de la contemplation.²³

Un deuxième critère c'est que les expériences suprasensibles se laissent médiocrement répétées. Car le connaissant s'il a une fois eu une expérience, « ceci est un motif de ce qu'elle s'efforce alors de s'éloigner de lui. Elle cherche à le fuir, pour le dire ainsi. » On devrait donc mener à bonne fin des opérations particulières de l'âme, qui

dotent celle-ci d'une vigueur plus forte qu'était celle qui l'a placée la première fois dans l'assiette pour réaliser cette expérience. [...] Les mêmes contentions, qui ont mené la première fois au résultat, n'agissent donc pas une seconde fois, mais [il en faut, *ndt*] de plus fortes au contraire et souvent de tout autres.²⁴

Et un troisième critère repose dans le fait

que les contemplations intuitives n'ont luit d'un éclat subit que durant un laps de temps à peine mesurable devant la conscience clairvoyante. On peut affirmer que dans l'instant où elles surgissent, elles s'enfuient déjà. Cela provoque la nécessité d'une réflexion rapide, d'une attitude rapide de l'attention conduisant seulement à remarquer de vraies visions intuitives. Celui qui ne développe pas un telle réflexion et un tel ajustement rapide de l'attention, parmi ses facultés d'âmes, peut éventuellement avoir de telles visions intuitives mais il n'en acquiert cependant aucune connaissance.²⁵

Ceci serait une raison du pourquoi nombres d'êtres humains renonceraient au monde suprasensible :

L'expérience suprasensible est réellement beaucoup plus répandue qu'on le pense habituellement. La fréquentation de l'être humain avec le monde spirituel est au fond quelque chose de tout à fait généralement humain. Mais la faculté de suivre en prenant connaissance de cette fréquentation au moyen d'une vertu de conscience opérant rapidement, doit être péniblement acquise.

Steiner décrit un quatrième critère à un autre endroit. Dans l'expérience qui se libère de la corporéité vivante, le Je

²¹ Conférence du 10 décembre 1915, à l'endroit cité précédemment, pp.155 et suiv.

²² À l'endroit cité précédemment, p.164.

²³ Du même auteur : *Un chemin vers la connaissance de soi de l'être humain (GA 16)*, Dornach 2004, pp.86, et suiv.

²⁴ À l'endroit cité précédemment, pp.87 et suiv. [le terme « assiette » est utilisé ici exactement dans le même sens que Montaigne dans ses *Essais, ndt*]

²⁵ Cette citation et celles qui suivent sont tirées de l'endroit cité précédemment, p.89.

Que l'on a sinon normalement dans la vie devient quelque chose que l'on n'a plus en soi et que l'on voit alors en face de soi [...] ; le Je devient un souvenir. C'est le passage significatif du connaître extra-spirituel au connaître spirituel, à savoir que l'on a plus en soi qu'un simple souvenir du Je, dont on sait qu'il est là présent, on peut regarder vers lui à l'instar d'un souvenir, mais on ne peut plus l'avoir à présent en soi.²⁶

C'est justement alors l'éveil du « spectateur intérieur » du « Je-périphérie » de disposition volontaire (au contraire du Je habituel centré sur lui-même), dont il fut déjà indirectement question, plus haut avec « l'inversion de la direction du vouloir ».

D'autres expériences, lors de la transition vers un connaître vraiment spirituel, qui sont en relation avec celles décrites — l'expérience de la force de réticence du « gardien du seuil », ainsi que celles d'un panorama intérieur de la vie (« tableau de vie »²⁷) — ne sont pas censées être commentées ici plus loin.

Connaître créatif

Enfin le connaître spirituel se distingue de celui ordinaire du fait qu'il ne réfléchit pas quelque chose de ce qui est déjà présent devant le connaître. Steiner le compara un jour au langage :

De la même façon qu'en parlant on engendre quelque chose qui ne s'épuise pas simplement selon son contenu dans ce qui est exprimé, ainsi le connaître de la science spirituelle est associé à une activité, dans laquelle se lève seulement ce qui est un contenu du savoir.²⁸

Que l'on soit bien conscient

de faire naître soi-même la contemplation intuitive. Mais lors de cet auto-suscitation, on suit une réalité intérieure, une réalité spirituelle, de la même façon qu'on ne fait pas quelque chose d'arbitraire lorsqu'on écrit en griffonnant, mais qu'on exprime alors une réalité intérieure. [...] Ces collaborations intérieures beaucoup plus actives, toujours plus actives, avec la vision intuitive, c'est justement ce qui distingue — je le dis à présent — la vraie clairvoyance intérieure de la perception sensorielle extérieure qui nous est donnée passivement. [...] Mais quant au sujet de cette faculté de calquer le monde spirituel d'une manière spirituelle, nous y arrivons seulement lorsque nous avons fait les préparations nécessaires de sorte que le monde spirituel vienne à notre rencontre comme une expérience intime. À partir de celle-ci ensuite l'âme trace la contemplation intuitive et elle en a le besoin, parce qu'il correspond à une impulsion intérieure en elle d'avoir intuitivement devant soi à présent aussi réellement, ce qui sinon en tant qu'expérience intime, trame et vit, mais sans être encore une réalité. »²⁹

Die Drei 10/2018.

(Traduction Daniel Kmiciek)

Professeur Dr. Christoph Hueck est né en 1961, études de biologie et de chimie [biochimie donc, *ndl*], thèse en génétique bactérienne, recherches en Allemagne et aux USA ; [mais aussi, *ndl*] pédagogue Waldorf, chargé de cours pour l'anthroposophie et la pédagogie Waldorf, ainsi que co-fondateur de l'Académie AKANTHOS pour la recherche et de développement anthroposophiques à Stuttgart. Parmi ses publications, entre autres : *L'évolution dans le double courant du temps — L'élargissement de la doctrine de l'évolution dans les sciences de la nature au moyen de la contemplation intuitive du connaître*, Dornach 2012. Voir aussi www.anthroposophie-als-geisteswissenschaft.de

²⁶ Conférence du 27 novembre 1913 dans du même auteur : *Une science spirituelle comme un bien de vie (GA 63)*, Dornach 1986, p.130.

²⁷ Voir Andreas Neider : *Le tableau de vie — Connaître méditatif tiré des forces de l'enfance*, Stuttgart 2017.

²⁸ Conférence du 3 décembre 1915, dans **GA 65**, pp.68 et suiv..

²⁹ Conférence du 10 décembre 1915 dans à l'endroit cité précédemment, p.160.